

## RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

### 'Powerful rhyme'. La poésie contre le temps qui passe, des augustéens (latins) aux Sonnets de Shakespeare

Assenmaker, Pierre

*Published in:*  
Cahier DD

*Publication date:*  
2024

*Document Version*  
le PDF de l'éditeur

[Link to publication](#)

*Citation for pulished version (HARVARD):*

Assenmaker, P 2024, 'Powerful rhyme'. La poésie contre le temps qui passe, des augustéens (latins) aux Sonnets de Shakespeare: Escapade d'un philologue classique en terre shakespearienne. dans L Dumont & L Vandelanotte (eds), *Cahier DD: Multilingual mélanges voor Dirk Delabastita*. Presses universitaires de Namur, Namur, pp. 39-45.

#### General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

#### Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

# Cahier DD

## Multilingual mélanges voor Dirk Delabastita

Textes réunis par Louise Dumont & Lieven Vandelanotte



# Cahier DD

Multilingual mélanges voor Dirk Delabastita

Textes réunis par Louise Dumont & Lieven Vandelanotte

© Presses universitaires de Namur, 2024  
Rue Grandgagnage, 19  
5000 Namur (Belgique)  
+32 (0) 81 72 48 84  
pun@namur.be – www.pun.be

Dépôt légal : D/2024/1881/6  
Imprimé en Belgique

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation, même partielle, y compris les microfilms et les supports informatiques, réservés pour tous les pays.

CC BY-NC-ND

Couverture : Lieven Vandelanotte – Photo : Raymond Klavins (Unsplash)  
Illustration : M. la Mine

## ***Powerful rhyme. La poésie contre le temps qui passe, des augustéens (latins) aux Sonnets de Shakespeare***

Escapade d'un philologue classique en terre shakespearienne

Pierre Assenmaker (Université de Namur)

Cher Dirk,

Lorsque j'ai été engagé dans notre université, il y a une dizaine d'années, le 5<sup>e</sup> étage de notre faculté était pour moi une *terra incognita*, bien que j'eusse passé deux ans en tant qu'étudiant à l'étage juste en dessous ! Si mon souvenir est bon, une des premières fois que je suis monté au 5<sup>e</sup>, c'était pour discuter avec toi des rayonnages de la BUMP. J'avais été frappé par ton engagement et ta détermination dans le dialogue – pas toujours facile – avec la direction de la BUMP à l'époque où se préparait la mutation de la bibliothèque en *learning center*. C'est le souci commun des livres qui nous a donné notre première occasion d'échanges : à mes yeux, un présage heureux de connivence intellectuelle. Par la suite, une autre mission qui nous tient à cœur nous a permis de collaborer régulièrement : l'« Info Études ». Matinées Portes Ouvertes, soirées d'information dans les écoles secondaires, semaines de cours ouverts, salons de l'étudiant... : dans la préparation de chacun de ces événements, essentiels pour cultiver le lien entre l'université et les élèves du secondaire, tu as été à la manœuvre, pendant des années, en tant que personne-relais de notre Faculté de Philosophie et Lettres, un rôle discret mais aussi crucial que celui d'un premier violon. À chaque fois, j'ai apprécié ton dévouement, ton professionnalisme courtois et ton sens de l'organisation efficace : j'imagine quel plaisir ce fut, pour tes collègues de Germaniques, d'œuvrer avec toi au quotidien dans les « travaux et les jours » de la vie de votre département.

Au moment où je cherchais la matière de ce petit billet en guise d'au revoir académique, j'ai bien sûr repensé à ta participation au catalogue de l'exposition sur Tite-Live que j'avais organisée à la BUMP en 2017. Tu avais alors accepté de rédiger, avec ta doctorante Nathalie Borrelli, un chapitre consacré à l'influence de Tite-Live sur Shakespeare. C'est en lisant cette notice que j'ai découvert, dès les premières lignes, le fameux « *small Latine, and less Greeke* », l'éloge pour le moins ambigu dont Ben Jonson avait gratifié son ami – et rival – disparu quelques années plus tôt. Les choses commençaient plutôt mal pour moi, qui m'étais naïvement figuré l'œuvre de Shakespeare comme un terrain « facile » où pratiquer le jeu de la recherche intertextuelle, un terrain de chasse où l'on pouvait à loisir traquer les citations, allusions et autres réminiscences des textes classiques. J'appris que le dossier était bien plus complexe, la question de la culture classique de Shakespeare étant, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours, une pomme de discorde des études shakespeariennes...

Dossier complexe, donc, mais d'autant plus passionnant ! Car pour suivre le fil de l'influence des auteurs classiques sur les œuvres de Shakespeare, le détour par les traductions s'impose souvent. Parler de traduction – un autre de tes centres d'intérêt –, lorsqu'il est question des auteurs classiques, c'est aborder un sujet à l'intersection des *Reception Studies*, de l'histoire du livre, de l'histoire de l'humanisme et des échanges culturels entre les nations européennes. Shakespeare, ai-je appris en te lisant, lisait les *Vies parallèles* de Plutarque dans la traduction de Thomas North de 1579, qui lui-même ne traduisait pas directement le texte grec, mais se basait sur la version française d'Amyot, un best-seller du XVI<sup>e</sup> siècle !

Depuis une dizaine d'années, je m'autorise de petites incursions dans le domaine de la réception de l'Antiquité, en m'intéressant notamment à l'*imitatio* des œuvres grecques et latines comme ingrédient de la création littéraire chez des auteurs tels que Pétrarque ou Goethe. J'ai pensé que ce petit texte que je t'adresse pourrait être une belle occasion de fureter un peu du côté de Shakespeare. Mais par où aborder ce massif ? L'œuvre dramatique m'a paru trop intimidante. Accoutumé par la lecture de Catulle, d'Horace et des poètes élégiaques à l'analyse de ce que les philologues allemands appellent la *Kleinform*, j'ai ouvert les *Sonnets* de Shakespeare. La thématique du temps qui passe traverse le recueil, un *Leitmotiv* qui entre en résonance avec les réflexions qu'inspire le moment charnière de l'accession à l'éméritat.

J'ai donc pénétré dans la forêt de ce recueil, tendant l'oreille pour tenter de saisir quelque écho d'un vers ou d'une sentence classique, et convaincu qu'en dépit du « *small Latine* » de Ben Jonson, je ne reviendrais pas complètement bredouille. Arrivé au magnifique *Shall I compare thee to a Summer's day ?* (sonnet 18), j'ai entendu résonner le thème de la promesse d'immortalité par la poésie, un *topos* déjà cultivé dans la poésie augustéenne. Mais Shakespeare devait-il nécessairement avoir en tête les textes classiques pour développer cette idée ? « Prudence, me dis-je donc. Continuons à avancer. » Je tourne la page et tombe sur l'incipit du sonnet 19 : *Devouring time, blunt thou the lion's paws...* Cette fois, la trace est claire et nette : ce *devouring time* n'est autre que la traduction du fameux *tempus edax rerum* d'Ovide (*Métamorphoses*, XV, 234). Pour s'assurer de la « visibilité » de cette expression ovidienne dans la culture de l'époque, il suffit de consulter l'entrée *edax* du *Thesaurus linguae Romanae et Britannicae* de Thomas Cooper, l'un des dictionnaires latin-anglais les plus usités au XVI<sup>e</sup> siècle : le passage ovidien figure bien parmi les quelques exemples d'expressions employant cet adjectif.

Robert Ellrodt, dans une note accompagnant sa traduction des *Sonnets* (Actes Sud, 2007), se contente de signaler à propos de ce vers : « thème ovidien », avec la référence au passage des *Métamorphoses*. Katherine Duncan-Jones, dans l'édition Arden (1997), ainsi que Colin Burrow, dans l'édition des *Oxford World's Classics* (2002), donnent aussi la référence du passage, mais soulignent en outre le caractère proverbial de l'expression. Cette précision est importante. En travaillant sur les citations d'auteurs classiques dans

diverses productions culturelles de la Renaissance – non seulement des œuvres littéraires, mais aussi les légendes de médailles et de jetons – j’ai souvent constaté à quel point les références laconiques données dans les notes des catalogues ou des éditions peuvent être trompeuses : toute reprise d’une sentence classique ne constitue pas forcément une « citation », au sens plein du terme. Pour appréhender au mieux le processus intellectuel à l’œuvre dans l’adoption de telle ou telle sentence, il convient de déterminer le degré de « conscience » ou d’« intentionnalité » de la citation et de déterminer si celle-ci est dotée d’une fonction allusive précise. Autrement dit, l’auteur a-t-il connaissance du contexte d’origine de la sentence proverbiale qu’il emploie ? veut-il susciter chez le lecteur une réminiscence de ce contexte précis ? Pour le dire dans les termes de Gérard Genette dans *Palimpsestes*, le texte classique fonctionne-t-il comme un « hypotexte » avec lequel se noue une relation d’« hypertextualité » ?

Dans le livre XV des *Métamorphoses*, l’expression *tempus edax rerum* se trouve à la fin d’un discours placé dans la bouche de Pythagore, qui expose sa doctrine de la métempsychose et de l’évolution incessante de tout ce qui compose l’univers. Le sonnet 19 ne semble pas faire précisément écho à ce texte. Dès lors, je ne crois pas qu’il soit pertinent de qualifier le *devouring time* de « thème ovidien » dans le sens où Shakespeare aurait intentionnellement joué sur la référence au passage des *Métamorphoses*. Il s’agit plutôt du recours à une expression proverbiale, dont l’auteur profite pour développer l’image d’un Temps qui « rogne » les griffes du lion (on notera aussi la répétition du verbe *devour* au vers 2).

Si l’incipit du sonnet 19 n’instaure donc pas, selon moi, le « jeu » de l’allusion (souvenons-nous que *ludere*, « jouer », est à la base de *alludere*), cela ne signifie pas pour autant que Shakespeare ignorait ce passage des *Métamorphoses*. Dans le sonnet 60, en effet – un autre poème où est développé le thème de l’immortalité poétique –, le poète se livre à une *imitatio* originale de ce passage (plus exactement des vers 178–185), bien étudiée par Robert Ellrodt dans une étude sur « La perception du temps dans les *Sonnets* de Shakespeare » (2002).

Dans la première partie du recueil, le thème de l’immortalité poétique se retrouve dans plusieurs sonnets étroitement articulés entre eux (54–55, 59–60, 63–65). Sans surprise, on y trouve des réminiscences des *loci classici* de la poésie augustéenne, dûment référencés dans les notes des éditions des *Sonnets*. Un bel exemple en est l’incipit du sonnet 55, qui affirme la supériorité en longévité des vers sur les monuments matériels :

Not marble nor the gilded monuments  
Of princes shall outlive this powerful rhyme.

On perçoit ici l’écho de l’ode *Exegi monumentum* d’Horace (III, 30) et du finale des *Métamorphoses* d’Ovide, qui seront cités plus bas, ainsi que de l’élégie III, 2 de Propertius,

où le poète promet à Cynthia que « ses poèmes seront autant de monuments à sa beauté » (vers 18), qui, contrairement aux pyramides, temples et mausolées, ne connaîtront jamais la ruine et la mort.

Les exégètes des sonnets shakespeariens spéculent sur la façon dont le jeu d'intertextualité contribue à enrichir le sens de certains passages. Dans le sonnet 64, par exemple, il est question du *brass eternal slave to mortal rage* (vers 4). Difficile de ne pas voir dans la mention de l'airain une référence à Horace et à son « monument plus durable que le bronze » (*Odes*, III, 30, 1 : *monumentum aere perennius*). Dans l'ode horatienne, le bronze n'est pas éternel : dès lors, « le choix de l'épithète *eternal* semble ici ironique », note Robert Ellrodt, à moins qu'il ne faille supposer, suggère Colin Burrow, qu'*eternal* fonctionne (aussi) comme un adverbe (*'brass is eternally a slave'*). Dans l'édition Arden, Katherine Duncan-Jones avance l'hypothèse suivante : « If a specific reference is intended to Horace's claim that in his *Odes* he has constructed a monument *aere perennius*, 'more lasting than brass' (*Odes*, 3.30.1), there may be a covert suggestion that poetry, too, is vulnerable. » L'articulation logique me paraît erronée : le *monumentum* poétique d'Horace est plus durable que le bronze, justement ! Que Shakespeare souligne que le bronze est sujet aux déprédations humaines ne change rien à l'affaire. Il me semble que cette interprétation ne tient pas assez compte du sens exact de l'hypotexte et procède de façon peu rigoureuse – mais je serais heureux d'avoir ton avis sur cette question, cher Dirk.

L'étude de l'intertextualité entre deux ou plusieurs œuvres peut aider à mettre en lumière la singularité de chaque œuvre et de chaque contexte, et enrichir le questionnaire de l'historien de la littérature – ceci étant vrai aussi de l'étude des traductions, comme tu le rappelais déjà en 1985 dans ton article « Shakespeare's *Sonnets* in Translation: A T.T.-Oriented Approach ». L'*imitatio* n'est évidemment pas servile, du moins chez les « grands » auteurs. Il y a toujours une inflexion nouvelle, un décalage volontaire, qui est révélateur des conceptions ou des centres d'intérêt propres à l'auteur « imitant » ou à son époque, mais qui peut aussi, par contraste, éclairer les spécificités de l'œuvre « imitée ». J'aimerais, pour illustrer ce point, revenir au sonnet 55. Les six premiers vers énumèrent toute une série de matériaux ou d'artefacts périssables auxquels survivra le *powerful rhyme* du poète : le marbre, les monuments des princes, la pierre, les statues et les ouvrages de maçonnerie. Cette énumération peut se lire comme une variation « amplifiante » des deux premiers vers de l'ode III, 30 d'Horace (cités *infra*). Au fond, Shakespeare s'inscrit dans le sillage de Properce (III, 2, 19–22), qui avait déjà élargi la liste des monuments périssables par rapport aux deux vers d'Horace. Au vers 4 du sonnet, la dégradation des ouvrages matériels est imputée – simplement et banalement – au temps : ... *unswept stone besmeared with sluttish time*. Mais à partir du vers suivant, un autre facteur de destruction, bien plus spécifique, est pointé du doigt :

When wasteful war shall statues overturn 5  
And broils root out the work of masonry,  
Nor Mars his sword, nor war's quick fire, shall burn  
The living record of your memory.

Trois vers entiers (5–7) développent la thématique de la guerre (en englobant aussi la référence à la guerre civile via le mot *broils*, comme l'indique le commentaire de Robert Ellrodt). Rien de tel chez Horace. Dans l'ode III, 30, les causes de la destruction des monuments matériels sont les intempéries et le temps qui passe :

*Exegi monumentum aere perennius  
regalique situ pyramidum altius,  
quod non imber edax, non Aquilo inpotens  
possit diruere aut innumerabilis  
annorum series et fuga temporum. 5*

J'ai achevé un monument plus durable que l'airain et plus élevé que la royale décrépitude des pyramides, que ni la pluie vorace, ni l'Aquilon déchaîné ne pourraient détruire, ou la suite innombrable des années et la fuite des âges.

Une génération après Horace, pour clore le grand poème des *Métamorphoses*, Ovide proclame à son tour sa foi en l'immortalité de l'œuvre à laquelle il met le point final, dans un texte qui « joue » de façon évidente avec l'hypotexte horatien. Je ne cite ici que les deux premiers vers de ce majestueux épilogue (XV, 871–872) :

*Iamque opus exegi, quod nec Iovis ira nec ignis  
nec poterit ferrum nec edax abolere vetustas.*

Et désormais, j'ai achevé une œuvre que ni la colère de Jupiter, ni le feu, ni le fer ne pourront anéantir, ni la vieillesse vorace.

Ou, pour citer la traduction d'Arthur Golding (1567), dans laquelle Shakespeare a probablement lu les *Métamorphoses* :

Now have I brought a woork too end which neither Joves feerce wrath,  
Nor sword, nor fyre, nor freating age with all the force it hath  
Are able too abolish quyght.

Chez l'élégiaque Properce (qui se situe chronologiquement entre Horace et Ovide), l'indestructibilité de l'œuvre poétique confère l'immortalité non seulement au poète, mais aussi à la bien-aimée dont il chante la beauté – ce qui correspond tout à fait à la

façon dont Shakespeare développe le thème dans les sonnets adressés au jeune homme. L'épigramme III, 2, aux vers 23–24, énumère aussi les facteurs de destruction des monuments matériels, avec à nouveau une évidente allusion à l'ode d'Horace :

*Aut illis flamma aut imber subducet honores,  
annorum aut tacito pondere uicta ruent.*

Eux (les édifices), la flamme ou la pluie leur dérobera leur majesté, ou ils s'écrouleront, vaincus, sous le poids silencieux des ans.

Résumons : pour les poètes augustéens, les monuments sont voués à disparaître du fait du temps qui passe, du déchaînement des intempéries (pluie, vent, orage), et des incendies. Ce n'est que chez Ovide, dans la mention du « fer » – *ferrum*, qui par métonymie évoque très souvent les armes –, que l'on peut discerner une possible allusion aux ravages de la guerre (Golding l'avait d'ailleurs compris ainsi, qui traduisait *ferrum* par *sword*). Rien de comparable, cependant, avec l'insistance sur ce thème dans le sonnet 55 de Shakespeare.

L'absence de la guerre dans ces poèmes augustéens ne m'avait jamais frappé. À présent que je les relis en ayant à l'esprit l'*imitatio* shakespearienne dans le sonnet 55, je suis rendu sensible aussi à ce que ces auteurs ne disent pas. Le fait que la guerre ne s'impose pas à leur esprit comme un facteur majeur de destruction me paraît hautement significatif et révélateur du climat dans lequel Horace, Propertius et Ovide ont écrit ces vers immortels. Après un siècle de guerres civiles qui avaient fait craindre que Rome ne se détruisît elle-même, la Rome d'Auguste se (re)construit dans la foi en sa sécurité et son invincibilité. Les armes sont désormais loin à l'horizon, impuissantes à frapper les monuments de la Ville éternelle et de son empire. Rome mène toujours la guerre, mais celle-ci ne peut se retourner contre elle. Dès lors, pour Horace, l'immortalité de son œuvre va de pair avec l'éternité de Rome, elle est presque conditionnée par celle-ci : « sans cesse, je grandirai dans les éloges de la postérité, toujours jeune, aussi longtemps que le pontife gravira le Capitole accompagné de la vierge silencieuse » (*Odes*, III, 30, 7–9).

Les sonnets de Shakespeare trahissent un état d'esprit bien différent. Chez le poète anglais, le feu destructeur est celui de la guerre (*war's quick fire*). Dans son monde, c'est à l'épée de Mars (*Mars his sword*) que l'immortalité poétique est opposée. Cette mention du dieu antique – une métonymie classique pour la guerre – me rappelle (sans que j'y voie un jeu d'intertextualité) un autre passage où Ovide affirme que l'*ingenium*, le talent, est le seul bien humain immortel. Il figure dans une épigramme de l'exil (*Tristes*, III, 7, 43–54), moins souvent citée que les autres poèmes dont j'ai parlé jusqu'ici, mais où Ovide reprend le motif développé par Horace de la même éternité promise à Rome et à la

création poétique. Dans ce poème, ce n'est pas l'image du culte religieux immuablement répété qui symbolise la pérennité de la Ville, mais la figure d'une Rome dominatrice de l'univers : « et aussi longtemps que, victorieuse, la Rome de Mars (*Martia Roma*) contempera du haut de ses collines l'univers entier dompté, on me lira » (vers 51–52). Entre la référence à Mars par Ovide et celle par Shakespeare, quel abîme ! Pour le poète romain, citoyen de la ville née de Mars, la guerre est l'instrument d'une domination et pacification universelle ; pour le poète élisabéthain, elle est synonyme de ravages et de destructions.

Aujourd'hui que la guerre a fait sa réapparition aux portes de l'Europe, ce contraste laisse songeur. Qu'en est-il du monde dans lequel nous vivons ? Quelle place occupe la guerre dans notre horizon ? Sommes-nous en train de passer de la confiance optimiste des auteurs augustéens à l'inquiétude du temps de Shakespeare ?

Je ne pensais pas, cher Dirk, que cette escapade shakespearienne m'inspirerait ces réflexions, et je m'en voudrais d'assombrir davantage la tonalité de ce petit billet. Je souhaite surtout que ces quelques pages témoignent, sinon des affinités, du moins de la curiosité d'un « classique » pour le domaine d'étude qui est le tien. L'escalier qui sépare les 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> étages de notre faculté ne compte que quelques marches. Longtemps, elles ont été peu empruntées par les philologues de mon étage. Les choses ont déjà bien changé, et si les modestes *lucubrationes* que je t'offre ici pouvaient constituer un pas de plus dans cette direction, je m'en réjouirais. Puisses-tu y lire en tout cas une manifestation d'amitié et de reconnaissance pour ce que tu as apporté à la vie de notre faculté. Et si tu as trouvé quelque intérêt à cette lecture, je serais heureux de prolonger le dialogue et – qui sait ? – développer quelque collaboration dans les belles années d'*otium* qui s'ouvrent à toi.

Vale,

Pierre